

LETTRE DE L'ÉDITEUR

Éloge du mensonge

« La
transparence, un cauchemar... »

Edouard Balladur

Le couple « public-privé » est bien commode. Il y a le privé qui règne sur la sphère individuelle et le public qui régit l'État. Le privé renvoie à un pré-carré de liberté, le public, au pouvoir, à ses devoirs et déboires, sous le regard sourcilleux de l'opinion.

Nicolas Sarkozy a moins entendu s'affranchir de ce distinguo fondateur que de le rénover par un grand souffle de vérité. Il y a bien sa vie privée qui ne regarde que lui, mais par un sursaut salutaire, il a entendu l'inscrire dans la transparence. Il a ainsi balayé d'un revers de main des décennies d'hypocrisie, venue du fond des âges, et d'abord de ses prédécesseurs, tous adeptes du secret. Il a inauguré la clarté dans un domaine qui a toujours été celui de la mystification. C'est une galerie planétaire qu'il faudrait dresser de tous ces princes, légitimés par le suffrage et terrorisés par la révélation de leur vie privée. Pour eux, il n'y a pas de clivage « public-privé », mais un risque de porosité entre les deux et, à la clé, la peur panique du secret éventé. L'archétype de cette ambivalence, c'est Mitterrand qui, pendant 14 ans, dissimule aux Français sa double vie, entretenue et protégée par des moyens que, seul, procure l'État. Mais, avant lui, ce n'est plus le théâtre d'ombres, c'est la cohue, avec ce chef d'État, surpris en flagrant délit à l'heure du laitier, cet ancien président du Conseil dont l'épouse légitime ignorait les frasques de commis-voyageur, pourvu qu'elles ne dégénèrent pas en liaison, cet ancien ministre, ex-candidat à la présidentielle, toujours suivi à six pas de son égérie « back street des bons et mauvais jours ». Si on traversait l'Atlantique, c'est pour évoquer Eisenhower et sa secrétaire sous le regard attendri de « Mamie », les Kennedy, champions du catholicisme américain, et dans la coulisse, d'une vie privée dont le seul survivant, le sénateur Ted Kennedy, traîne comme un boulet sa veulerie au petit matin glauque d'un rivage de brume.

La galerie des portraits est sans intérêt, tant elle secrète l'ennui par sa répétition. En revanche, le vrai débat, toujours engagé, jamais clos, reste celui de l'opacité de la vie privée chez les politiques, tous tétanisés par la moindre révélation. Pourquoi ce refus de la vérité, ce goût du secret, au nom de la sacro-sainte sauvegarde d'une image publique en totale contradiction avec la vérité existentielle ? C'est toujours le public qui dicte sa loi au privé, en imposant une image fallacieuse. Cette vérité publique, maintenue au forceps, c'est toujours celle d'une projection idéalisée de l'opinion, encline, elle-même, à la transgression, mais attachée au conformisme de la vie publique. Au nom du despotisme du suffrage et de la sacralisation de la fonction, le prince ne peut banaliser sa vie privée ou, si c'est le cas, surgissent aussitôt les tensions, porte ouverte de la contagion « public-privé », avec le risque de sanction du suffrage.

On comprend mieux le secret, la chape de plomb qui pèse sur la vie privée des politiques et, en même temps, on mesure le risque de la vérité, celle que Sarkozy a entendu révéler, comme l'avait fait Ségolène Royal, au soir du deuxième

tour, en ostracisant le père de ses enfants. À vouloir tout dire au peuple, on encourt moins sa reconnaissance que sa réprobation, tant lui semble hors de propos l'humanisation du prince.

Renan en fit l'expérience à ses dépens quand il publia sa « Vie de Jésus », « cet homme remarquable ». Il avait sacrifié la divinité à l'humanité de son héros. Sarkozy a sacrifié la fiction à la réalité. Cette vérité a un prix qui peut coûter cher.

Jacques CHATELAIN,

Fournet-Blancheroche